

Ouvrage coordonné par
Marie-Louise Moreau

Sociolinguistique

Les concepts de base



M A R D A G A

SEXE

Agnesa Pillon

On ne connaît pas de société humaine où le sexe des individus ne constitue un paramètre de différenciation sociale : dans toutes les structures sociétales connues, le sexe biologique détermine, pour une part qui peut certes être variable, le rôle social, le pouvoir économique et le pouvoir politique des individus. Il ne s'agit pas seulement en l'occurrence de différenciation, mais aussi d'*inégalité* sociale, dont les femmes, faut-il le préciser, font les frais, en particulier dans les domaines économique et politique.

La sociolinguistique postule que la variation linguistique, loin d'être aléatoire, est une conséquence directe de la structure des relations sociales existant au sein d'une °communauté linguistique donnée. On ne s'étonnera donc pas qu'elle se soit interrogée sur la contribution spécifique de la structuration sexuelle des rapports sociaux au phénomène de variation linguistique. Qu'elle se soit demandé, en outre, dans quelle mesure le profil de la différenciation linguistique liée au sexe devait ses caractéristiques à la nature inégalitaire des relations socio-sexuelles.

On sait maintenant — de nombreuses enquêtes sociolinguistiques menées sur le terrain l'ont démontré — que le sexe agit (de même que la °classe sociale, le °style, l'°âge, etc.) comme une source structurée de variation sur l'emploi des variantes linguistiques associées. Pour un certain nombre de variables linguistiques, le comportement des locuteurs et celui des locutrices se différencient en effet, et ce selon un schéma remarquablement analogue d'une étude à l'autre : pour une variable sociolinguistique donnée, les locuteurs, quel que soit le °style de parole envisagé, utilisent plus fréquemment que les locutrices la variante non normée. Il en va ainsi par exemple en anglais de l'alternance des variantes [in] et [iŋ] dans la finale de mots comme *hopping* ou *skipping*. Des enquêtes menées en Nouvelle-Angleterre, à New York, Détroit, Philadelphie, Ottawa, Norwich ou encore en Australie, indiquent toutes que les locuteurs produisent plus souvent que les locutrices la variante non normée [in]. Il en va de même pour la variable [θ]-[t] : les locuteurs interviewés à New York, à Détroit, en Caroline du Nord ou à Belfast, produisent la variante non normée [t], plus fréquemment que les locutrices. Dans le Borinage (Belgique), l'alternance [r]-[R] en français se réalise, plus souvent chez les hommes que chez les femmes, par la forme non normée [r]. Précisons que la différenciation sexuelle n'affecte pas que le domaine phonique, elle touche aussi aux aspects morphologiques et syntaxiques de la langue. Ainsi, à Détroit, les locuteurs omettent, plus souvent que les locutrices, la flexion verbale /s/ de la 3^e personne du singulier et la marque /s/ du possessif. Parmi les francophones canadiens, les hommes utilisent, plus souvent que les femmes, les formes de conjonction *ça fait que* ou *donc*, auxquelles s'oppose la forme normée *alors*; ils se caractérisent aussi par un emploi plus fréquent de l'auxiliaire non normé [ʒvɔ] pour *je vais*, ou de la forme [i] dans *il y a*, *il fait*. En Espagne, l'alternance du conditionnel et du subjonctif imparfait dans les propositions introduites par *si* se réalise, chez les hommes bien plus souvent que chez les femmes, par l'usage du conditionnel, non normé. Si *toutes* les variables sociolinguistiques étudiées jusqu'ici n'ont pas révélé l'existence d'une différenciation sexuelle, celle-ci a bien été

observée néanmoins pour la majorité d'entre elles. En outre, on n'a pas rapporté de situation sociolinguistique dans lesquelles des variables stables (cf. infra) présenteraient un profil de différenciation sexuelle inverse au profil général décrit ici, c'est-à-dire un profil où les hommes favoriseraient, davantage que les femmes, des formes normées.

En quoi la structuration sexuelle des rapports sociaux peut-elle expliquer pourquoi les hommes sélectionnent davantage la variante non normée, et les femmes la variante normée, d'une variable sociolinguistique donnée? Labov (1972) et Trudgill (1972) répondent à la question en établissant un lien causal direct entre ce phénomène et la position socio-économique inégalitaire des hommes et des femmes : les hommes seraient moins sensibles que les femmes aux normes sociolinguistiques dominantes, parce qu'ils ont, contrairement aux femmes, la possibilité de signaler leur statut et leur position sociale au travers de leur profession et de leurs revenus; les femmes, dépourvues de pouvoir économique, ne peuvent signaler leur statut et leur position sociale, qu'en recourant à ces marques symboliques de pouvoir que constituent les pratiques linguistiques des groupes sociaux dominants — les pratiques linguistiques normées.

Cette interprétation ne paraît cependant pas pouvoir rendre compte de la complexité des faits. Elle prédit en effet que, parmi les femmes, celles qui n'exercent pas d'activité professionnelle rémunérée auront, plus que les autres, recours aux symboles linguistiques du statut social. Or, c'est précisément l'inverse qui est observé. Les enquêtes sociolinguistiques qui se sont montrées attentives à cette dimension (voir par exemple, pour les États-Unis, Nichols, 1983; pour l'Allemagne et les Pays-Bas, Brouwer et Van Hout, 1992) ont ainsi révélé que ce sont les femmes engagées dans la vie professionnelle qui se rapprochent le plus des usages normés. Dans le même ordre d'idées, on fera remarquer que la différenciation sexuelle n'apparaît pas, le plus souvent, avec une ampleur équivalente dans chacun des groupes sociaux considérés : la différenciation sexuelle est en réalité minimale, voire absente, dans les groupes qui se situent aux extrémités de l'échelle sociale, et maximale pour le deuxième échelon supérieur. Cet échelon, étiqueté *lower middle class* dans les enquêtes anglo-saxonnes, rassemble, typiquement, des employés et des employées de bureau et des responsables de petites entreprises, ayant un niveau d'études supérieur non universitaire. Il est clair que les femmes, dans ce groupe, détiennent davantage de pouvoir économique que les hommes des échelons inférieurs (*upper, middle et lower working class*) — pourtant leurs pratiques linguistiques s'écartent plus nettement de celles des hommes situés au même échelon de la hiérarchie sociale.

On peut s'étonner, par ailleurs, que cette interprétation ait été avancée (et, par la suite, très largement admise dans la littérature), sans qu'on se soit d'abord assuré que les différences sexuelles observées ne résultaient pas, en réalité, d'un artefact méthodologique. On songe ici notamment aux indices utilisés pour assigner aux hommes et aux femmes un niveau de classe dans la hiérarchie sociale. Dans la plupart des enquêtes, la catégorisation sociale des informateurs et des informatrices se fonde sur un index socio-économique qui combine des indicateurs tels que le revenu, la profession et le niveau d'études. Or, de tels indicateurs risquent, du fait même de la position socio-économique inégale des hommes et des femmes, de ne pas revêtir la même valeur lorsqu'ils sont appliqués aux uns et aux autres. On sait ainsi qu'en général, pour un niveau d'études équivalent, les femmes occupent des fonctions moins élevées que les hommes et que, pour une même fonction, leur revenu est aussi souvent inférieur à celui des hommes. Étant donné ce biais social, les indices de catégorisation utilisés conduiront à assigner un niveau de classe différent à des hommes et des femmes appartenant pourtant à une même communauté socio-culturelle (par exemple, à un homme et une femme partageant le même foyer), les femmes se retrouvant dans un niveau de classe inférieur à celui de la communauté dans laquelle elles vivent. Ceci pourrait expliquer pourquoi les femmes choisissent les variantes normées avec une fréquence équivalente à celle des hommes que les indices considérés ont réunis dans le niveau juste au-dessus du leur.

Outre l'interprétation déjà mentionnée, Trudgill (1972) en propose une autre, qui met l'accent sur les connotations de féminité et de masculinité qui seraient associées aux variantes normées et non normées. La culture ouvrière, et donc aussi le langage des ouvriers, aurait dans notre culture, des connotations de rudesse, de dureté, qui seraient aussi des qualités masculines désirables. Les variantes non normées utilisées préférentiellement par les ouvriers seraient ainsi dotées d'un statut prestigieux implicite, non ouvertement déclaré, aux yeux des locuteurs. En revanche, les qualités féminines désirables seraient plutôt celles de raffinement et de sophistication, valeurs que l'on attribuerait par ailleurs à la culture, et donc aussi au langage, des couches supérieures de la société. Ainsi donc, la variation sexuelle trouverait son origine dans l'existence de deux modèles linguistiques concurrents — l'un, implicite, associé à l'image stéréotypée de la masculinité, et vers lequel tendraient les locuteurs; l'autre, explicite, associé à l'image de la féminité, et vers lequel tendraient les locutrices. (Signalons au passage que ce concept de modèles langagiers sexuellement orientés s'est également vu appliqué à l'interprétation des différences observées — mais parfois seulement

supposées — dans les « styles » dialogiques adoptés par les hommes et les femmes; voir Pillon (1987) pour une discussion critique des travaux élaborés dans ce domaine d'études.)

Cette interprétation, pas plus que la précédente, ne paraît à même d'expliquer les faits de variation linguistique dans leur complexité. D'abord, il faut rappeler que la fréquence d'utilisation des variantes normées et non normées n'est pas seulement liée au sexe des locuteurs; elle co-varie aussi avec leur classe sociale d'appartenance et la situation de communication. Ainsi, les hommes *et* les femmes des couches populaires produisent davantage de formes non normées que les hommes *et* les femmes des couches supérieures de la société. Si les formes non normées étaient associées à des connotations de masculinité, comment expliquer alors que les *femmes* des couches populaires en produisent davantage que les autres? Seraient-elles, moins que les autres, soucieuses de donner d'elles-mêmes une image de féminité conforme aux attentes dominantes? En outre, *tous* les locuteurs et locutrices, dans *toutes* les classes sociales, produisent davantage de formes non normées dans les situations de communication °informelles. En quoi ces situations favoriseraient-elles donc l'emploi de variantes à connotation masculine? Il est probable qu'on doive voir dans les connotations de masculinité associées aux formes linguistiques non normées un *effet* et non une *cause* de leur utilisation préférentielle par les hommes des milieux populaires. Ensuite, il faut préciser que le profil de différenciation sexuelle discuté jusqu'ici — à savoir que les hommes produisent plus fréquemment que les femmes les variantes non normées des variables sociolinguistiques — n'est généralisable qu'aux variables sociolinguistiques *stables*, celles qui ne sont pas impliquées dans un °changement en cours. Dans la majorité des cas d'°innovation linguistique, on observe, en revanche, que ce sont les *femmes* qui introduisent les nouvelles variantes (y compris lorsqu'il s'agit de variantes non normées), qui les utilisent avec la fréquence la plus élevée, pour se faire ensuite rejoindre par les hommes (pour une revue sur la question, voir Labov, 1991). Il est difficile de réconcilier cette observation avec l'idée que les femmes favorisent les usages normés pour leur connotation de féminité, ou de prestige social. On peut aussi souligner la contradiction entre la valeur *conformiste* que l'on donne, dans ces interprétations sociolinguistiques, aux pratiques linguistiques des femmes, et la tendance *innovatrice* dont elles font preuve.

Pour sortir de cette impasse théorique où se trouve l'explication de la variation linguistique liée au sexe, peut-être faudrait-il renoncer à l'idée qu'il existerait une relation causale *directe* entre variation linguistique et différenciation sexuelle des rôles socio-économiques; à l'idée aussi

qu'*un seul* et même facteur causal serait à l'origine de la différenciation sexuelle des pratiques linguistiques dans *tous* les contextes sociaux où elle apparaît. Une approche plus féconde pourrait consister à rechercher, pour chaque situation sociolinguistique, laquelle des nombreuses dimensions susceptibles d'être liées à la distribution inégalitaire des rôles socio-économiques entre les sexes détermine *directement* la corrélation entre sexe et fréquence d'utilisation des variantes sociolinguistiques.

On peut s'interroger, par exemple, sur le rôle de la différenciation sexuelle des orientations professionnelles dans la variation linguistique liée au sexe. Il est des professions qui, à statut, revenu et niveau d'études équivalents, nécessitent plus que d'autres l'utilisation des formes normées, soit qu'elles impliquent la projection d'une image publique ou qu'elles supposent des interactions régulières avec des locuteurs de la variété normée, soit qu'elles touchent plus ou moins directement à la socialisation linguistique ou à la diffusion des normes (enseignement, journalisme). Or, il se trouve que les professions majoritairement exercées par des femmes (p. ex. dactylo, vendeuse, standardiste, infirmière...) nécessitent davantage l'usage de la variété normée que celles majoritairement exercées par des hommes (p. ex. maçon, ouvrier qualifié dans l'industrie, mécanicien automobile, chauffeur routier). Dans son enquête dans les grands magasins new-yorkais, Labov (1972) avait d'ailleurs observé que les employés qui n'étaient pas en contact avec le public, les magasiniers par exemple, utilisaient moins de variantes normées que ceux en contact avec le public, comme les chefs de rayons ou les vendeurs. Il observait aussi que parmi les employés préposés à un même travail et touchant le même salaire, ceux qui étaient occupés dans le magasin le plus prestigieux (fréquenté par des consommateurs de milieux sociaux plus élevés) utilisaient davantage que les autres les variantes normées.

La distribution différenciée des rôles socio-économiques peut aussi avoir un impact déterminant sur la configuration des contacts et des interactions — donc, y compris des interactions linguistiques — dans lesquels les hommes et les femmes sont impliqués. Il semble que, dans les communautés ouvrières traditionnelles en tout cas, les hommes se trouvent généralement intégrés dans un °réseau de relations communautaires plus dense, plus serré, que les femmes (ils vivent dans le même quartier, se retrouvent sur le même lieu de travail, partagent leurs loisirs, etc.). Or, un réseau social dense et serré peut avoir pour effet de renforcer, chez ceux qui y participent, les normes linguistiques *locales*. Si, dans les communautés ouvrières traditionnelles, les hommes utilisent, plus fréquemment que les femmes, des variantes non normées, c'est donc

peut-être qu'ils se trouvent plus exposés qu'elles aux variantes non normées.

Milroy (1980) a relevé par exemple qu'à Ballymacarrett, une communauté ouvrière traditionnelle de Belfast, les hommes sont davantage insérés que les femmes dans le réseau relationnel local; ils produisent aussi, plus fréquemment que les femmes, la variante non normée [ɔə] de la voyelle présente dans des mots tels que *hat, man, back*. A Clonard cependant, une autre communauté ouvrière de Belfast, c'est le profil inverse qui est observé. Là, des mutations économiques ont profondément modifié la distribution traditionnelle des rôles socio-économiques et, partant, la configuration des réseaux relationnels dans lesquels les hommes et les femmes étaient insérés. Ainsi, le déclin des entreprises locales traditionnelles, qui fournissaient les emplois masculins, en provoquant un chômage important parmi les hommes, a eu pour effet de desserrer le réseau relationnel qu'ils formaient auparavant. A l'opposé, l'implantation nouvelle d'un grand magasin a fourni un emploi à de nombreuses jeunes femmes de Clonard qui, occupées *dans la même entreprise*, ont progressivement développé entre elles ce type de réseau, caractéristique des communautés ouvrières traditionnelles, formé à la fois de relations de travail, de loisirs et de voisinage. Cette situation sociale se reflète dans les pratiques linguistiques des hommes et des femmes de Clonard : les jeunes femmes produisent, plus fréquemment que les hommes, la variante non normée [ɔə] — elles la produisent en fait avec la même fréquence que les hommes de Ballymacarrett. Lorsque les circonstances économiques sont telles que les femmes se trouvent intégrées à un réseau communautaire dense et serré, il semble ainsi que leurs pratiques linguistiques ne diffèrent pas alors de celles des hommes placés dans les mêmes conditions.

En définitive, il est probable que ce soient les interactions sociales créées par les conditions économiques, plus que les conditions économiques elles-mêmes, qui *déterminent* directement les pratiques linguistiques des individus. Pour expliquer les profils de la variation linguistique liée au sexe, Labov (1972) et Trudgill (1972) ont posé l'existence de valeurs *subjectives* — de prestige social, de féminité ou de masculinité — associées aux variantes sociolinguistiques. L'origine des profils observés pourrait bien se trouver, plus simplement, dans les situations linguistiques *objectives* où sont placés les hommes et les femmes; autrement dit, dans la réponse à la question : avec qui parlent-ils, avec qui parlent-elles ?

BROUWER Dédé et VAN HOUT Roeland (1992), «Gender-related variation in Amsterdam vernacular», *International journal of the sociology of language*, 94, 99-122.

- LABOV William (1972), *Sociolinguistic patterns*, Philadelphie : University of Pennsylvania Press. Trad. fr. : *Sociolinguistique*, Paris : Minuit (1976).
- LABOV William (1991), «The intersection of sex and social class in the course of linguistic change», *Language variation and change*, 3, 205-251.
- MILROY Lesley (1980), *Language and social networks*, Oxford : B. Blackwell.
- NICHOLS Patricia (1983), «Linguistic options and choices for black women in the rural South», in THORNE Barrie, KRAMARAE Cheris et HENLEY Nancy (éd.), *Language, gender and society*, Rowley, Mass. : Newbury House, 54-68.
- PILLON Agnesa (1987), «Le sexe du locuteur est-il un facteur de variation linguistique? Revue critique», *La linguistique*, 23, 35-48.
- TRUDGILL Peter (1972), «Sex, covert prestige, and linguistic change in the urban British English of Norwich», *Language and society*, 1, 179-195.